

LE PAYS, 6 décembre 1853, pp. 1-2.

En voici un qui est né musicien; son nom ne restera pas longtemps inconnu. Il vient de faire un début qui éveillera l'attention de la presse, des artistes et du public. Ce sera un honneur pour M. Seveste d'avoir, le premier, ouvert la route du succès à M. Gevaërt [Gevaert] qui, se trouvant trop à l'étroit en Belgique, sa patrie, comme Grétry, comme Méhul, comme Grisar, est venu demander à Paris sa part de popularité. Cette popularité, il l'aura, nous le disons avec une entière conviction. Il a tout ce qu'il faut pour la conquérir: le sentiment de la scène, la mélodie vive et colorée, la science des maîtres. A l'entendre, on ne dirait pas un débutant, mais un compositeur familiarisé depuis longtemps avec le théâtre.

C'est une étrange et curieuse existence que celle de ce jeune artiste, à peine âgé de vingt-quatre ans. Il es né dans un village de la Flandre, à quelques lieues de Gand; il n'a eu pour ancêtres d'autres illustrations que des laboureurs, gens qui au milieu de leurs travaux en plein air, vivant éloigné de tout ce qui a le sentiment des arts, se préoccupent fort peu des règles du contrepoint et des principes de l'harmonie. Leur harmonie à eux, c'est la nature, ce sont les étoiles, c'est le soleil qui éclaire les prairies et fait mûrir les moissons; leurs chants, ce sont ceux de l'alouette, qui gazouille dans les airs. Ils ont leur genre de bonheur, préférable peut-être à celui que cherchent dans les villes les hommes tourmentés par le désir et par l'envie. Il suivit longtemps la charrue, mais ce travail n'était pas de son goût, et ses parents ne purent vaincre sa répugnance. Séduit par les chants qu'il entendait tous les dimanches à l'église, sa tête voulait deviner par quelles combinaisons on pouvait arriver à exprimer par des signes des sons seulement accessibles à l'oreille. Il s'assit sur le sable, et par des efforts inouïs d'imagination, il parvint à se faire une langue musicale écrite, que lui seul pouvait comprendre.

Un jour le jeune laboureur, que l'idée de la musique poursuivait sans cesse, déroba au sacristain un livre de plain-chant. Les notes lui apparurent comme autant de hiéroglyphes. Entre la langue qu'il s'était faite et celle de ce livre, il y avait la même différence qu'entre l'indoustan et le français. Il se mit à approfondir avec une telle ardeur les mystères de cette notation, qu'il réussit bientôt à se rendre compte de la valeur de tous les signes. Sans maître, il apprit à solfier, et un vieux livre de basse-continue qu'il trouva chez le maître d'école l'initia aux principes de l'harmonie. A mesure que l'horizon s'élargissait devant lui, il se sentait pressé par le besoin d'écrire à son tour ses idées. Il prend la plume et jette sur le papier ses premières inspirations. C'était un air varié qu'il exécuta sur l'orgue de l'église le jour de Pâques, au grand établissement de tous les villageois. Il n'y avait plus à douter de sa destinée. Dès ce jour l'avenir apparut au jeune Gevaërt [Gevaert] brillant de joies et de succès. Il travaille avec cette ardeur, cette force de volonté que donne la foi. Il compose, toujours sans avoir eu de maître, une messe à trois voix, plusieurs motets, un trio pour piano, violon, et violoncelle, et d'autres œuvres qui étendirent bientôt sa petite réputation dans tous les villages voisins. On ne parlait que du laboureur musicien, si bien qu'on obséda ses parents pour l'envoyer faire des études sérieuses dans un conservatoire. Ils avaient une horreur invincible pour ce mot *musicien*, qui à leurs yeux, répondait à ce lui de *ménétrier*. A la fin, entraînés par les prédictions merveilleuses d'un vieux musicien du village. Le père de Gevaërt [Gevaert] se décida à confier son fils à un artiste distingué, Mengal, qui était attaché au Conservatoire de Gand.

Personne ne s'était trompé sur la vocation de Gevaërt [Gevaert]. En peu de temps, il remporte le premier prix d'harmonie, l'année après celui de contre-point; enfin, en 1847, le Conservatoire de Bruxelles lui donna le prix de Rome. Il avait alors dix-huit ans. Sa famille, craignant pour lui les dangers d'un voyage en Italie, demanda au gouvernement un délai de deux année, qui lui fut accordé. Pendant ce

temps, Gevaërt [Gevaert] désormais fixé sur le choix de sa carrière, fit représenter sur le théâtre de Gand un grand opéra en trois actes, intitulé: *Hugues de Zonnerghem* [*Hugues de Zomerghem*], et à peu de distance un opéra-comique en un acte, la *Comédie à la ville*.

Le délai qu'il avait obtenu expira en 1849; il partit pour Paris, où il y séjourna quelques mois; puis il parcourut successivement l'Italie, la France, l'Espagne, l'Allemagne, aux frais du gouvernement belge. En 1852, il retourna à Gand; là, il retrouva ses parents, qui avaient quitté la vie des champs pour celle de la ville, et l'hiver dernier il vint à Paris, où des amis dévoués des compatriotes qui avaient pu apprécier son intelligence, lui tendirent la main et firent arriver son nom jusqu'aux oreilles de M. Perrin et de M. Seveste. L'un deux, Gustave Vaëz, l'homme de cœur et librettiste distingué, lui confia un petit ouvrage bouffe. Cet ouvrage était *Georgette*, que le Théâtre-Lyrique vient de donner au milieu des applaudissements.

Georgette est une meunière qui, dans son moulin, a trouvé un écho à son cœur. Mais André, son tendre amoureux, n'est pas le seul qui aspire à sa main. Son oncle Renard et deux autres barbons de même espèce veulent faire le bonheur de Georgette, du moins ils le prétendent. Ils trouvent la jeune fille impitoyable. Il ne nous reste qu'un moyen, s'écrient-ils tous les trois à la fois, c'est d'engager son cœur par un grand acte de dévouement. Ils prennent trois défroques de vieux soldats étrangers, s'introduisent dans le moulin armés de pied en cap. Georgette a été instruite par André de cette visite nocturne; elle se vengera de cette audace. Au lieu de se laisser intimider, elle prend le sabre de l'un d'eux et les force à battre en retraite. Mais les voici qui reviennent, après avoir quitté leur déguisement, se vantant d'avoir mis l'ennemi en fuite, et ils demandent le prix de leur courage. Georgette leur donne à chacun un rendez-vous à quelques minutes de distance. Ils arrivent en effet; elle fait cacher l'un dans un sac, fait croire à l'autre // 2 // que ce sac renferme son rival qui est mort, et le troisième affublé d'un costume de diable qui vient pour s'emparer de l'âme du défunt. En entendant qu'on va le couper en morceaux, l'homme s'agite dans son sac et se met à marcher. L'oncle Renard et le diable sont prix d'une frayeur terrible. Enfin la lumière se fait; les trois futurs épouseurs ont été mystifiés, et cette dernière scène très bouffonne amène tout naturellement le mariage de Georgette avec André. On a trouvé tout cela fort amusant, on a beaucoup ri; que pouvait espérer de plus le librettiste?

Sur cette bouffonnerie, M. Gevaërt [Gevaert] a écrit une partition étincelante de verve, charmante de motifs, et réunissant les qualités qui constituent un compositeur dramatique, le savoir et l'inspiration. L'ouverture est traitée avec habileté, un esprit, une assurance, un aplomb et une connaissance des effets de sonorité qu'on ne trouve que chez les compositeurs les plus expérimentés. Elle a de la vivacité; elle est aussi intéressante dans ses détails que bien conçue dans son ensemble. Dès ce moment, le musicien était jugé. On a applaudi tous les morceaux: les jolis couplets de Mlle Girard; une romance de Sujol; un trio bouffe de trois hommes d'une figure très originale. Là se révèle l'esprit, le goût, la science du jeune compositeur; nous connaissons peu de morceaux comiques aussi remarquables. Citons encore un duo d'une exquise fraîcheur entre Georgette et André, et d'excellents couplets chantés par Grignon.

Cet ouvrage, qui est destiné à vivre longtemps, a pour interprètes la sémillante Mlle Girard, MM. Sujol, Grignon, Cabel et Leroy. M. Cabel est une basse chantante très sympathique que le public apprécie tous les jours davantage. Grignon est en ce spirituel comédien de la bonne école que tout le monde connaît; il a conservé toute la verve de sa jeunesse. Leroy est très amusant, et Sujol chante avec goût.

LE PAYS, 6 décembre 1853, pp. 1-2.

Journal Title:	LE PAYS
Journal Subtitle:	Journal de l'Empire
Day of Week:	Tuesday
Calendar Date:	6 December 1853
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°340
Year:	5 ^e Année
Series:	None
Issue:	6 Décembre 1853
Livraison:	None
Pagination:	1-2
Title of Article:	REVUE MUSICALE
Subtitle of Article:	<i>Georgette</i> , au Théâtre-Lyrique, notice biographique sur M. Gevaert
Signature:	ESCUDIER
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page and Internal text
Cross-reference:	None